

## Sollers lecteur et herméneute

### *Réflexions proustiennes*

in *Fleurs*

Ed. Hermann, 2006

« Le narrateur de *La Recherche du Temps perdu* commence par nous entraîner dans son laboratoire tournant de sommeil et d'enfance, pour nous conduire assez vite dans « une petite pièce sentant l'iris » où il a pris très tôt l'habitude de s'enfermer. Ce sont, bien entendu, les toilettes, seul lieu de la maison qu'il peut fermer à clef. L'endroit ne sent pas que l'iris : il est aussi parfumé par un cassis sauvage « poussé au-dehors entre les pierres et la muraille et qui passait une branche de fleurs par la fenêtre entrouverte. » On peut aussi apercevoir au loin un donjon. Écoutons bien : le cassis est sauvage, il introduit par la fenêtre entrouverte sa branche fleurie. C'est le cabinet du cassis. Là, en dehors d'opérations communes et plus « vulgaires », se déroulent des occupations qui réclament « une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté. »

Tout l'art de Proust consiste à suggérer, à prendre l'analogie à sa source, et il n'est donc pas question de « masturbation » mais d'une éclosion logique : l'odeur équivoque de l'iris, la branche fleurie passant

par la fenêtre entr'ouverte, les mots eux-mêmes, iris, cassis (le cassis, comme le groseillier est une promesse de confiture). Une fleur, c'est d'abord la possibilité de sensations multiples, à commencer par les yeux devenus narines. Le narrateur se touche comme une fleur musicale, c'est un très bon instrumentiste. Mais où apprend-il d'abord ces combinaisons ? À l'église Saint-Hilaire, une simple église catholique de la province française. On sait que Proust s'est élevé, en son temps, contre la campagne anti-cléricale qui voulait aggraver le programme d'éradication du catholicisme français (transformation des cathédrales en musées, etc.). Son intérêt pour les églises romanes est constant, non par foi religieuse, ni par esthétisme historique, mais parce qu'il sent que ce culte est l'occasion de rassembler une foule de perceptions profondes, une convocation de tous les sens à la fois, mois de Mai, dévotion à Marie, bouquets et brassées offerts à l'au-delà, c'est-à-dire à un ici d'habitude ignoré et décoratif.

Ainsi de la révélation des aubépines :

« Quand, au moment de quitter l'église, je m'agenouillai devant l'autel, je sentis tout d'un coup, en me relevant, s'échapper des aubépines une odeur amère et douce d'amandes, et je remarquai alors sur les fleurs de petites places plus blondes sur lesquelles je me figurai que devait être cachée cette odeur comme sous les parties gratinées le goût de la

frangipane ou sous leurs taches de roussure celui des joues de Mlle Vinteuil. Malgré la silencieuse immobilité des aubépines, cette intermittente odeur était comme le murmure de leur vie intense dont l'autel vibrerait ainsi qu'une haie agreste visitée par de vivantes antennes, auxquelles on pensait en voyant certaines étamines presque rousses qui semblaient avoir gardé la virulence printanière, le pouvoir irritant, d'insectes aujourd'hui métamorphosés en fleurs. »

Odeur, goût, métamorphoses, femme (et pas n'importe laquelle, Mlle Vinteuil), scandaleuse lesbienne), toute cette « virulence printanière » se trouve au pied d'un autel devenu un brasier érotique local.

On est du côté de Méséglise (décidément), du côté de chez Swann. Proust accentue sa pression florale : ce sont maintenant des lilas, des capucines, des myosotis, des pervenches, des glaïeuls, des lis, et, plus loin, des pensées, des verveines, des jasmins, des giroflées. Mais le mystère est bien celui des aubépines (entendre, dans aubépines, aube et épines).

« La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme

que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier. Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu'un souffle défait. »

Proust parle en même temps des aubépines et de la phrase qu'il est en train d'écrire : les fleurs sont des mots, les mots sont des fleurs. (...)

Mais il y a aussi le Vivonne, rivière parfois obstruée qui forme des petits étangs à nymphéas. Voici « une fleur de nymphéa au cœur écarlate blanc sur les bords. » Et puis « des roses mousseuses en guirlandes dénouées. » Il s'ensuit « un bonheur attentif, silencieux et mobile » (génie de Proust dans ses triades d'adjectifs).

Ces fleurs-là, celles des premières émotions intenses, restent les seules vraies fleurs :

« Soit que la foi qui crée soit tarie, soit que la réalité ne se forme que dans la mémoire, les fleurs qu'on me

montre aujourd'hui pour la première fois ne me semblent pas de vraies fleurs. Le côté de Méséglise, avec ses lilas, ses aubépines, ses bleuets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or... »

L'enfance et l'adolescence, dans le flot invisible du temps, c'est le surgissement, la prolifération, la multitude, la surabondance. Vient ensuite l'axe de la fixation érotique. L'excitation, désormais, choisit sa cible. Proust passe ainsi du mystère des aubépines à la révélation de l'orchidée « aux larges pétales mauves ». L'orchidée, on s'en doute, n'est pas une fleur d'église. C'est ici le *catleya* d'Odette (Proust écrit *cattleya* avec un seul t). Avec Odette, dans le langage de son amant obsédé et jaloux, Swann, faire l'amour se dit « faire *catleya* ». Ça commence, en voiture, par des arrangements timides de la fleur dans le corsage. Ça devient ensuite un code secret.

Comme toujours, avec Proust, et c'est sa grande force vicieuse par rapport aux étalages de laideur érotique-pornographique (plaie de notre temps), vous êtes priés d'imaginer l'acte ou la série d'actes qui s'ensuivent. Comment fait-on « *catleya* » ? Est-ce une pratique vraiment démocratique ? Tout le monde en est-il capable ? Ne s'agit-il pas d'une perversion hautement spécialisée et privilégiée, et, dans son

élitisme dépassé, à proscrire ? N'est-il pas préférable d'encourager toutes les autres pratiques et représentations sexuelles sauf celle-là ? Chaque magazine un peu branché de l'été me propose ses suppléments ou ses dossiers « sexe », mais nulle part, même s'il s'agit d'un ensemble désopilant sur « les philosophes et l'amour » (de Platon à Sartre), je ne trouve la moindre référence à « faire catleya ». Proust n'est décidément pas à la mode. J'aurai donc parcouru en vain ces textes et ces photos (onanisme, fellations, sodomie active ou passive, postures sado-masochistes, homosexualités diverses, bref toute la ménagerie des lourds mammifères humains), sans trouver une seule femme ni une seule fleur, et encore moins un catleya.

Il entend l'anglais, Proust (traduction de Sésame et les lys de Ruskin), et voici son Sésame : catleya. On dit un catleya. Dans cat, il y a chat ou chatte, suivez mon regard vers ce elle et ce il y a. Ce Proust, n'en doutons pas, est un dangereux maniaque, une sorte de psychotique stabilisé pervers, qui doit se réjouir, ces temps-ci, de voir des plants de lys sauvages, espèce désormais protégée, faire obstacle, dans un vaste champ de village français, à la construction d'un incinérateur de déchets qui exigerait leur arrachage. La commune de Combray a pourtant un besoin urgent de cet incinérateur. Le repousser à cause de lys est

encore un mauvais coup des partisans de l'art pour l'art (dirait M. de Norpois).

Odette fait peut-être « catleya », comme son amant aux goûts raffinés mais conventionnels (Botticelli, Vermeer), elle n'en perçoit pas la nature de fleur. Encore moins peut-il être question de défloration, selon les croyances antiques, puisque nous avons affaire à une demi-mondaine, autrement dit à une prostituée de luxe, entretenu et transformée en fausse noble, Odette de Crécy. Sur la défloration, Buffon a cette phrase amusante : « Toute situation honteuse, tout état indécent dont une fille est obligée de rougir intérieurement, est une vraie défloration. » Odette est loin de cette pudeur naïve, et c'est pourquoi c'est une femme artificielle, ou une fleur artificielle, une actrice déjà usée qui, aujourd'hui, jouerait son rôle dans le carnaval people :

« Elle trouverait à tous ses bibelots chinois des formes « amusantes », et aussi aux orchidées, aux catleyas surtout, qui étaient, avec les chrysanthèmes, ses fleurs préférées, parce qu'ils avaient le grand mérite de ne pas ressembler à des fleurs, mais d'être en soie, en satin. »

N'empêche, Odette mérite d'être un nom de fleur. Donnez-moi un Odette, c'est-à-dire un catleya, oui,

oui, celui-là, bien que ce ne soit pas mon genre.»

\*\*\*